

(213). Il a aussi écrit que "porter un coup à Norman, c'était, bon gré mal gré, en porter un à Pearson" (198).

Norman acquiesca à cette affirmation, mais ce n'était pas, comme l'a laissé entendre Barros, parce que Pearson pouvait être considéré comme "l'ultime taupe de Moscou", ou encore comme "un agent inconscient" (201). C'était plutôt parce qu'il avait persuadé Pearson de minimiser l'activité communiste à laquelle lui, Norman, s'était livré à Cambridge; les conservateurs de Diefenbaker et les médias eussent exploité à fond toute contradiction entre l'apologie formulée par Pearson et la vérité qui pointait. Si l'on songe à l'atmosphère empoisonnée qui avait régné au Parlement en 1957 et à la querelle entre Diefenbaker et Pearson, Norman n'avait sans doute pas tort de s'inquiéter; en revanche, sa crainte de voir renverser le gouvernement était nettement exagérée.

Dans la plus longue des cinq notes de suicide qu'il rédigea, Norman fit état de sa "conscience du péché" et protesta, encore une fois, de son "innocence fondamentale". "Dans un moment comme celui-ci", ajoutait-il, "...si j'avais compromis de quelque façon la sécurité de l'État, je n'hésiterais pas à le confesser..." Il demanda pardon au Ministère, qui "ne connaît que trop bien mon erreur - non pas mon crime, je n'en ai pas commis". Selon toute apparence, il a voulu ainsi réaffirmer qu'il avait respecté son serment de discrétion mais que, n'ayant pu se résoudre à dévoiler en toute franchise son passé communiste, il s'était créé par le fait même des difficultés, tout en plaçant ses collègues et le ministre dans l'embarras. Un homme moins sensible et moins fier n'eût éprouvé aucune difficulté à affronter une telle situation. Mais Norman n'était pas un homme ordinaire, ni par son talent, ni par sa vulnérabilité.

Rien dans les déclarations de Norman, ni dans ses notes de suicide, ne permet de supposer qu'il craignait de nouvelles révélations importantes. En fait, il se déclara rassuré par la remarquable minutie avec laquelle les interrogatoires de 1950-1952 avaient été menés. Il s'inquiétait, néanmoins, de la façon dont le sous-comité du Sénat "obscurcissait et déformait" la preuve. En outre, il était conscient de la possibilité qu'un témoignage l'incriminât en révélant qu'il avait été communiste de fait pendant ses années d'études à Cambridge. De plus, il regrettait à présent que Pearson l'ait défendu avec tant de verve et si peu de prudence.

Bowen considère le suicide de Norman, en bonne partie, comme une mise en scène tragique dirigée contre le maccarthysme. Irene Norman exprima le voeu que le geste de son mari servît au moins à démontrer l'odieuse de cette sombre vague d'intolérance. Le sous-comité du Sénat s'inquiéta justement d'une telle